

Suzanne KRICQ alias REGINA

Une grande figure de la Résistance du TOULOUSIS

1. Suzanne KRICQ : la femme

Son enfance

Marguerite Suzanne Françoise FARNIER est née le 11 juillet 1900 à TOUL. Elle est la fille de François FARNIER, adjudant-chef dans un régiment d'infanterie du Toulousis et de Justine, Joséphine, Emilie COLERE qui tenait un petit commerce, rue de la République à Toul. Elle a trois frères.

Son enfance est heureuse au sein de cette famille très unie et imprégnée des valeurs patriotiques très fortes à cette époque et particulièrement en Lorraine.

Mais tout bascule en une année : sa mère meurt en 1911 et son père, un an plus tard. Des oncles et tantes s'occupent des enfants qui sont désormais élevés séparément.

Un de ses frères est envoyé aux " Enfants de Troupe", Suzanne est élevée par une de ses tantes et a beaucoup de difficultés à accepter ses nouvelles conditions de vie et l'absence de ses parents. Elle se sent très malheureuse.

A quatorze ans, après ses études primaires, elle quitte sa famille d'adoption et va vivre et travailler chez des forains où elle apprend l'art de tirer les cartes. L'un de ses frères, plus âgé qu'elle, est mort pour la France pendant la Première Guerre mondiale.

Son premier engagement

A 18 ans, elle décide de s'engager comme infirmière dans l'hôpital américain N° 18 installé à Bazoilles sur Meuse près de Neufchâteau. Elle est confrontée aux dures réalités de la guerre et soigne avec dévouement les blessés de guerre américains. Au cours de cette période, elle apprend l'anglais qu'elle parlera parfaitement.

Sa vie de femme " normale" avant la seconde guerre mondiale

En 1922, elle met au monde un petit garçon prénommé Jacques et travaille au chemin de fer du Thiaucourt. C'est là qu'elle rencontre Ernest KRICQ, originaire de Pagny-derrière-Barine qu'elle épouse en 1925. Le couple s'installe à Pagny et en 1929, une petite fille, Michèle voit le jour au sein de cette famille. Elle apprend et chante souvent à ses enfants des chants patriotiques.

Lorsqu'Ernest se blesse gravement et ne peut plus travailler pendant deux années, c'est elle qui assure la subsistance de la famille en travaillant là où on lui propose un petit emploi.

La santé de son mari s'améliore et il retrouve un emploi à la SNCF mais Suzanne décide de continuer à travailler. Elle prodigue des soins médicaux, fait des piqûres aux voisins malades, elle ne demande rien en échange mais ceux qui bénéficient de ses services se montrent souvent généreux. Sous le nom de Réginald Wallis, elle tire les cartes et prédit l'avenir dans un petit appartement qu'elle loue à Nancy. Cet argent qu'elle gagne, elle en consacre une grande partie à aider des personnes en difficultés car elle ne peut rester indifférente à la misère et la détresse d'autrui.

2. Suzanne KRICQ : la résistante

Le choc de la défaite de 1940

En juin 1940, elle refuse de quitter Toul alors que les familles des employés de la SNCF pouvaient être rapidement évacuées. Elle s'occupe des personnes qui fuient devant l'avancée des Allemands et qui se retrouvent à Toul en plein désarroi, elle leur cherche des abris, de la nourriture, elle aide une femme de Mandres- aux- Quatre Tours à accoucher.

Dès le 15 juin, elle conseille à son fils qui a 18 ans de quitter au plus vite la France et de gagner l'Algérie pour y contracter un engagement au 9^e régiment de Zouaves. Il participera aux campagnes de Tunisie, de Sicile, de Corse, de l'île d'Elbe, de France et d'Allemagne.

Pour elle qui place la Patrie avant tout, la France, "sa France" ne peut pas cesser de combattre même si la situation est difficile et demander l'armistice. Lorsqu'elle apprend que le Maréchal Pétain a demandé l'armistice, elle fait un malaise et perd connaissance pendant de longues minutes.

La présence des Allemands est un nouveau traumatisme pour elle qui a connu la Première Guerre, elle ne peut se résoudre à voir son pays occupé par l'ennemi.

Elle est bien décidée à agir, certes elle restera en France, son mari est mobilisé et sera prisonnier jusqu'en avril 1941, mais elle fera tout ce qui lui sera possible pour libérer son pays du joug de l'occupant.

Ses actions envers les autres, ceux qui souffrent, ceux qui sont en danger

Elle porte aide aux nombreux soldats français prisonniers qui sont parqués à la caserne Marceau ou dans d'autres casernements avant d'être envoyés dans des camps en Allemagne. Elle leur lance par dessus les grillages des produits de première nécessité ou des cigarettes qu'elle achète dans les commerces de Toul. Il lui est arrivé de revenir en sang, égratignée par les ronces parce qu'un soldat allemand à cheval l'avait chargée.

Lorsque le camp d'Ecrouves devient en 1941 un camp d'internement pour ceux qui sont arrêtés par les nouvelles autorités qui collaborent avec l'ennemi, elle continue son action sous couvert du Secours National. Elle a obtenu grâce à Monsieur Brisson, maire de Pagny une carte d'infirmière bénévole du Secours National qui lui permet d'entrer en contact avec les détenus et de se déplacer dans toute la France grâce à un laissez-passer obtenu auprès de la Kommandatur. Elle favorise ainsi de nombreuses évasions en fournissant de faux papiers, des vêtements et en convoyant les évadés par train vers la zone libre en bénéficiant de l'aide des employés de la SNCF et de la gare de TOUL.

Elle héberge dans son petit appartement de Nancy des familles juives à plusieurs reprises. Sa fille qu'elle emmène souvent avec elle le jeudi, se souvient avoir été surprise de voir dans cet appartement une femme et deux enfants qu'elle ne connaissait pas. Son père plus tard, lui a expliqué que cette femme était juive et que son mari venait d'être arrêté. Il fallait donc cacher provisoirement cette famille.

Elle est un agent actif du "Mouvement Lorrain", tout au long de la guerre elle aide des prisonniers français et russes évadés, des réfractaires au STO, des résistants traqués, des pilotes alliés, anglais, canadiens et américains abattus au-dessus du territoire français à gagner la zone libre puis à partir de 1942 la Suisse et parfois l'Espagne. A chaque fois, aux Français qu'elle aide à recouvrer la liberté, elle leur ordonne de rejoindre le général de Gaulle et de continuer le combat.

Le chiffre de 2 541 personnes qui lui doivent, totalement ou partiellement, la liberté sera avancé par plusieurs responsables de la Résistance après la guerre.

Ses actions en tant qu'agent de renseignements pour les Alliés sous le nom de REGINA

Pouvant circuler dans toute la France, connaissant beaucoup de monde dans le milieu de la SNCF et des Postes, elle a été rapidement sollicitée pour fournir des renseignements sur les forces allemandes, leurs équipements, leurs déplacements. Elle fait partie d'un réseau de renseignements et de recherches, le réseau Bruno et devient Regina, son nom de guerre.

Son activité de cartomancienne lui permet de voir et de rencontrer de nombreuses personnes sans éveiller de soupçons. Ses talents de voyance, elle les exerce non seulement à Nancy mais aussi à Verdun, au café de la Comédie. Elle peut y recevoir les instructions de ses chefs de réseau et transmettre les précieux renseignements qu'elle a collectés lors de ses déplacements en chemin de fer. Elle a des contacts en Suisse à Porrentuy et à Bure où elle se rend très souvent avec ses passeurs, les frères Couchot en passant par Delle ou Glaire-Brémoncourt ou encore Beaucourt. Ses contacts en Suisse sont un attaché militaire français, le commandant Pourchaud et un attaché militaire polonais Monsieur Appenzeller.

Ces compagnons dans la Résistance la surnomme " La panthère" tant ils sont impressionnés par le courage et la détermination de cette femme de petite taille, à la chevelure noire. Elle a failli, à plusieurs reprises être arrêtée par les Allemands, à chaque fois, grâce à une ruse, une audace inouïe, elle a échappé au pire.

Dans toutes ses missions et pendant ses absences, elle a été aidée et soutenue par son mari et sa fille Michèle qui restaient à Pagny. La jeune Michèle guidait parfois des candidats à l'évasion chez des amis résistants quand sa maman n'était pas là. Tous les responsables de la Résistance du Toulouais la connaissaient et faisaient très souvent appel à elle.

3. La mort tragique de Suzanne KRICQ

En avril 1944, la famille qui l'hébergeait régulièrement à la ferme de Champs-Houdin (90) lorsqu'elle s'apprêtait à franchir la frontière franco-suisse pour transmettre ses documents est arrêtée. Elle doit donc emprunter d'autres routes pour gagner la Suisse.

A ceux qui lui recommandent la prudence, elle répond : "*Que voulez-vous ?_Je suis un soldat; je mourrai en soldat.*", à un aviateur qu'elle vient de passer en Suisse et qui lui demande de ne pas repartir, elle lui dit : "*Mon petit, il faut que je rentre. J'en ai d'autres à sauver.*" et à Pierre Mathy, un des responsables de la Résistance à Toul, elle lui fait cette confidence : "*... ça ne tourne pas rond. Je les sens qui me traquent. J'en aurai bientôt une dans la peau, mais je suis contente car je les ai bien eus pendant des années.*"

Peut-être avait-elle réellement de dons de voyance car quelques jours plus tard, le 3 juin 1944, alors qu'elle allait livrer de précieux renseignements très utiles en vue du débarquement allié qui se préparait, elle confie les documents à un de deux frères Couchot qui l'accompagnent.

A quelques centaines de mètres de la frontière, à Saint-Dizier-Lévêque dans le Territoire de Belfort, elle est abattue d'une rafale de mitraillette par une patrouille allemande et décède quelques heures plus tard. L'un des frères Couchot, celui à qui elle avait confié les documents, réussit à s'enfuir vers la Suisse et a pu livrer à bon port les messages. L'autre frère s'est caché dans un arbre mais les chiens amenés par les Allemands le repère, il est arrêté et fouillé. N'ayant trouvé aucun document sur Régina et sur lui, les Allemands pensent qu'il s'agit de simples contrebandiers. Monsieur Couchot est déporté dans un camp de concentration en Allemagne et ne rentrera dans son village qu'à la fin de la guerre.

Trois jours après la mort de Régina, le débarquement allié pour lequel elle avait tant œuvré et qui était son objectif principal avait lieu en Normandie.

4. Les suites de la disparition de Suzanne Kricq

Ernest Kricq prévenu de la disparition de sa femme, continue courageusement sa mission. Il refuse de partir pour la Suisse avec sa fille comme lui proposaient des responsables de la Résistance, il continue à renseigner les Alliés mais les Allemands ont identifié Suzanne Kricq et son lieu d'habitation.

Moins d'un mois plus tard, le 1er juillet, des agents de la Gestapo se présentent au domicile de la famille Kricq et veulent arrêter Ernest qui prépare ses affaires pour partir avec eux. Mais à cet instant, une voisine et amie vient apporter des œufs, profitant d'un instant d'inattention des agents de la Gestapo, il réussit à s'échapper par l'arrière de sa maison. Il rejoint le maquis de Pont à Mousson et continue la lutte jusqu'à la libération du Toulinois au début du mois de septembre 1944.

Les Allemands furieux, se vengent sur Michèle qui a 15 ans et l'emmènent à la prison Charles III à Nancy. Interrogée régulièrement au siège de la Gestapo rue Albert 1er, elle ne dit rien en dépit des mauvais traitements, des privations et des chantages à la nourriture. Un jour, elle leur avoue seulement que sa maman était cartomancienne et comme ils lui demandent pourquoi elle ne l'a pas dit auparavant, elle répond qu'elle n'osait pas car elle trouve que ce n'est pas une activité convenable. Ceux qui l'interrogent, pensent sans doute qu'elle n'en sait pas davantage.

Les Alliés approchant de la Lorraine, les Allemands décident de transférer les prisonnières de Charles III au camp de concentration de Ravensbrück. Le 15 août 1944, au moment où le camion dans lequel les prisonnières sont entassées allait démarrer, un soldat allemand appelle Michèle Kricq et la fait descendre car la Croix Rouge est intervenue en sa faveur en rappelant qu'elle n'avait pas 16 ans et qu'elle n'était pas juive et donc qu'elle ne pouvait pas être déportée.

Elle reste à Charles III et ne sera libérée qu'à l'arrivée des Américains à Nancy le 15 septembre 1944. Elle retrouve son père à Pagny et une maison dévastée et pillée. Ils se retrouvent dans le dénuement le plus complet et sont aidés par leurs voisins.

5. La reconnaissance du sacrifice de Regina

Après la fin de la guerre, la mention " Morte pour la France " est ajoutée à son acte de décès, son corps est ramené à Pagny-derrière-Barine et la rue principale du village porte son nom.

Elle est élevée au grade de sous-lieutenant des Forces Françaises Combattantes et reçoit la Médaille de la Résistance à titre posthume.

Les Américains et les Anglais n'ont pas oubliée celle qui a permis à de nombreux aviateurs d'échapper à la captivité et de regagner l'Angleterre. Ils lui ont décerné deux décorations prestigieuses.

Le général Eisenhower lui a décerné au nom du Président des Etats-Unis, la Médaille de la Liberté (Medal of Freedom) et le Roi Georges VI d'Angleterre, la Feuille de Laurier en Argent (King's Commendation for Brave Conduct) en reconnaissance des services rendus à des soldats et à des ressortissants de ces deux pays.

En 1959, les Américains donnent le nom de "Régina Village" à un lotissement construit à l'entrée de Toul pour les militaires américains basés en France dans le cadre de l'OTAN et érigent une stèle à la mémoire Régina.

On a vite oublié cette authentique et discrète héroïne de la Résistance qui n'a pas hésité à donner sa vie pour son pays. Certains considèrent que la mémoire de Régina n'a pas été suffisamment honorée par la suite.

Cette fiche a été réalisée à partir :

- des souvenirs que Madame Michèle Schaeffer, la fille de Suzanne Kricq, a bien voulu évoquer et confier à des membres du Comité de Toul du Souvenir Français
- des ouvrages imprimés qui suivent :
 - HOBAM Nicolas, Quatre années de lutte clandestine en Lorraine, Ed. du Bastion, 2002
 - Biographie de Suzanne Kricq rédigée par Chantal SOULIERE et publiée dans un ouvrage collectif, *Grandes femmes de nos régions , 20ème et 21ème siècles*, réalisé par les Clubs ZONTA d'Alsace, d'Auvergne, de Bourgogne, de Champagne, de Lorraine, de Rhône-Alpes et édité en 2006
- et de la revue Etudes Tuloises - N° 116 - octobre-novembre 2005 : *Des Tulois dans la tourmente nazie...* par Gérard HOWALD
Dans cette revue, que vous pouvez consulter sur Internet, vous trouverez de nombreux exemples du courage et de la détermination de Suzanne Kricq. Il faut cependant dans cet article **corriger** la façon dont est orthographié le nom Kricq , il s'écrit avec un "q" à la fin et pas un "k", la date de la mort de Suzanne Kricq est le **3 juin 1944** et non le 3 septembre et la période pendant laquelle le camp d'Ecrouves a servi de camp d'internement est **1941- 1944** et non 1941-1994.

Son nom est souvent cité dans les ouvrages évoquant la Résistance dans le Tulois et dans les Mémoires rédigées par les Résistants après la guerre. Malheureusement, il est très difficile aujourd'hui, de trouver certains d'entre eux.

Maryse HUMBERT et Jean-Pierre COUTEAU